

Interview de
Vinciane Despret

Habiter en oiseau

Cette interview a été réalisée par AOC
En partenariat avec l'Institut français

Vinciane Despret, Habiter en oiseau
© ACTES SUD, 2019

texte | tekst

Votre livre s'inscrit dans une époque où nous sommes appelés à repenser notre rapport au vivant. Quel en est le point de départ ?

Dans ses multiples origines, il y a eu le fait qu'un matin, entendre un merle chanter m'avait bouleversée. Non seulement parce que ce chant était beau, mais parce que j'ai cru ressentir, comme une expérience affective très forte, que quelque chose importait à ce merle comme j'avais rarement senti que quelque chose puisse importer. L'expérience était d'autant plus belle et surprenante pour moi que cet affect traversait les barrières spécifiques. Je voulais faire quelque chose au départ de ce qui m'était arrivé. J'ai donc choisi deux chemins parmi tous ceux qui pouvaient être possibles : enquêter au sujet de ce qui importait tant à ce merle – son territoire le faisait chanter –, d'une part, et chercher comment d'autres ont pu être touchés par ce sentiment d'importance – je le trouverai chez les ornithologues. Ensuite, j'ai eu l'occasion de m'intéresser à ces expériences politiques, culturelles et sociales que sont les communs, le fait de « faire commun », par exemple ce qu'inventent comme manières de vivre ensemble les ZAD, les potagers collectifs, certains lieux culturels. Il ne s'agit pas seulement de « biens communs », mais de nouvelles manières d'habiter des milieux et des choses. Pouvons-nous, avec les oiseaux, ouvrir notre imagination à d'autres usages, d'autres manières d'être attachés et d'habiter qui ne soient pas ceux de la propriété ?

Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?

J'ai d'abord voulu, en enquêtant sur l'historique du concept de territoire chez les oiseaux, m'assurer qu'il y avait là quelque chose d'intéressant, que les ornithologues avaient bien été touchés par ce comportement extraordinaire et que cela les avait mis au travail de la pensée. J'ai très vite réalisé que c'était bien le cas : j'avais affaire à des chercheurs émerveillés, curieux, imaginatifs, avec des théories qui se multiplient, avec des hypothèses passionnantes. J'ai essayé de relayer au mieux ce qu'ils faisaient, notamment en racontant des histoires vivantes d'oiseaux et des histoires tout aussi vivantes de chercheurs. Ensuite, il s'est agi d'essayer, dans l'écriture, de garder également vivante cette dimension qui m'avait touchée dans le chant du merle : le rythme musical, la beauté des inventions et surtout l'aspect profondément dialogique des chants et des comportements. J'ai donc construit le livre selon un système musical de mouvements, de rythmes différents, de contre-points. Ainsi les chapitres principaux sont-ils presque exclusivement consacrés aux oiseaux, les contre-points répondent, dialoguent depuis ailleurs, avec des affects différents.

Faire des sciences sociales, c'est aussi s'inscrire dans des débats où la voix des chercheurs doit remettre en cause les préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?

Je ne définirais pas le travail des sciences sociales comme une critique des idées reçues – ce serait rejouer le mauvais jeu de la science contre l'opinion – mais plutôt comme un travail sur l'imagination. Souvent les idées reçues se reconnaissent à leur caractère de généralisation, de non-attention aux situations concrètes. Le travail relèverait plutôt de « gestes », d'invitation à prêter attention à ce qui a

été négligé ou occulté, par le biais d'enquêtes qui ajoutent à la situation et compliquent les idées générales. Ce qu'Isabelle Stengers appelle un empirisme aventureux.